

Fracture multiple Commentaire critique

Arwad de Dominique Chila et Samer Najari, Québec, 2013, 105 min

Marie-Hélène Mello

Volume 32, Number 1, Winter 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70738ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mello, M.-H. (2014). Review of [Fracture multiple : commentaire critique / *Arwad* de Dominique Chila et Samer Najari, Québec, 2013, 105 min]. *Ciné-Bulles*, 32(1), 12–13.

Fracture multiple



MARIE-HÉLÈNE MELLO

Tout comme Arwad, un minuscule village situé au large de la Syrie, Ali (Ramzi Choukair) est une île. Solitaire, isolé et éloigné de ses racines, le Néo-Québécois semble éprouver de la difficulté à se positionner entre sa terre natale et Montréal, ville d'adoption où il a élu domicile avec sa mère il y a plus de 10 ans. À tout moment durant **Arwad**, c'est comme si l'homme avait un pied en Syrie et l'autre au Québec. Et, pour complexifier le tout, il mène aussi une double vie affective, soit sa vie familiale, avec son épouse Gabrielle (Julie McClemens) et ses deux filles, et sa liaison secrète avec sa maîtresse, Marie (Fanny Mallette). C'est à même ces « écarts » — présentés comme des entre-deux manifestement irréconciliables — que s'érige le récit de ce film coréalisé par Dominique Chila et Samer Najari, un premier long métrage dramatique qui aborde avec doigté des sujets fondamentaux comme l'identité, l'immigration, l'appartenance culturelle, la famille, la mémoire et l'exil.

Il n'est pas anodin que le court préambule du film se déroule sur l'eau : hommes, femmes et enfants regardent

au large tandis qu'une petite embarcation les mène de la côte syrienne à l'île d'Arwad. Pendant qu'une douce musique moyen-orientale occupe toute la bande sonore, la caméra s'intéresse d'abord à d'où ils viennent, puis à où ils vont. En premier, on découvre Marie, qui semble être la seule touriste à bord; puis, c'est au tour d'Ali d'être présenté en gros plan. Visiblement perdu dans des pensées mélancoliques ou nostalgiques, il fume tranquillement sa cigarette en fixant la Méditerranée. Puis, subitement et sans transition, le film nous entraîne dans un cimetière enneigé où, froidement, une pelle mécanique recouvre une tombe. Difficile de créer un contraste plus évocateur. Dès les premières minutes d'**Arwad**, Chila et Najari mettent en place un mécanisme qui sera présent tout au long du film : suggérer l'entre-deux dans lequel se trouve Ali par la juxtaposition, parfois abrupte, de scènes montréalaises et de scènes syriennes.

Structuré en trois actes intitulés « Marie », « Ali » et « Gabrielle », le film propose en effet un va-et-vient entre la Syrie et le Québec, mais aussi un certain type de

voyage dans le temps. Avec Ali, on alterne entre le passé et le présent pour chaque fois un peu mieux découvrir sa relation avec les femmes de sa vie : sa mère, qui vient de décéder, son épouse, ses deux filles et sa maîtresse. Les fragments présentés, souvent des moments cruciaux porteurs d'une grande charge émotive, sont particulièrement utiles parce qu'il est un homme de peu de mots. La majeure partie du drame se joue en effet dans le non-dit : les gestes, les échanges de regards et les expressions faciales d'Ali exposées en gros plan parlent pour lui.

Bien que les réalisateurs ne soient pas allés très loin dans leur entreprise de morcellement du temps — les sauts spatio-temporels restent assez simples, somme toute —, il s'agit là d'un choix judicieux pour illustrer la difficile position d'Ali, entre ici et ailleurs, entre sa mémoire et la réalité quotidienne. Lorsque le film commence, Ali a déjà perdu sa mère, mais tout au long du récit, plusieurs de ses souvenirs associés à celle-ci refont surface, parfois avec une touche de nostalgie. Ces scènes, dont l'une remonte à



sa plus tendre enfance, « rejouent » littéralement sa vie sous nos yeux et permettent de comprendre ce qui a mené au départ d'Ali et de Marie pour Arwad.

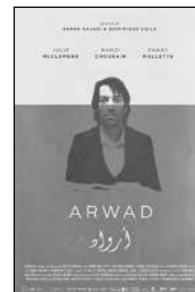
Sans pour autant demander un réel travail de la part du spectateur pour restituer la chronologie des événements, les nombreuses ellipses d'**Arwad** sont pertinentes parce qu'elles font plus que de participer à créer une certaine tension dramatique : elles constituent la manifestation formelle de ce sentiment de réconciliation impossible qu'éprouve le personnage principal. En d'autres mots, on découvre une histoire fragmentée et morcelée, à l'image du déchirement identitaire d'Ali et du trouble qui s'insinue en lui, à la mort de sa mère.

Intimement liée à ses origines et aux souvenirs d'une enfance à Arwad, la mère d'Ali semble l'élément syrien qui persiste dans sa vie au Québec ; une sorte de boussole identitaire. Il n'est donc pas étonnant que son décès soit le déclencheur qui fait tout basculer pour lui. Alors que la famille entière de Gabrielle célèbre Noël à la maison, Ali et sa mère

s'isolent et partagent un moment de grande complicité. Cette superbe scène, toute simple et épurée, parvient à elle seule à dépeindre avec force le rapport d'Ali à sa mère, son passé, ses origines. En ce qui a trait aux éléments québécois dans la « vie syrienne » d'Ali, c'est surtout sa maîtresse, Marie, qui sert à les évoquer : plaisanteries sur la place de la femme dans la société, sur les aliments consommés, sur la présence de souris, etc. Avec le personnage de Marie, une Québécoise qui se rend en Syrie pour la première fois, le film injecte un point de vue neuf sur les lieux, ce regard « de l'extérieur » qu'Ali ne peut pas tout à fait avoir.

Drame sur l'immigration sans en être un, **Arwad** réussit astucieusement à montrer non pas un immigrant ayant de la difficulté à s'intégrer dans son nouveau pays, mais plutôt un homme tiraillé entre deux lieux auxquels il n'appartient jamais tout à fait entièrement. Le long métrage y parvient magnifiquement lors de la dispute d'Ali et de Gabrielle — une scène marquante qui met en valeur le talent de Julie McClemens. Ali n'est plus

Syrien — on le lui rappelle constamment durant son séjour à Arwad —, mais il ne se sent pas non plus complètement Québécois. Et le personnage incarne avec brio cette impasse, qui sera encore soulignée par un événement tragique. (Sortie prévue : 7 février 2014) ▀



Québec / 2013 / 105 min

RÉAL. Dominique Chila et Samer Najari **SCÉN.** Samer Najari **IMAGE** Pierre Mignot **MUS.** Robert Marcel Lepage et Radwan Ghazi Moumneh **MONT.** Mathieu Bouchard-Malo **PROD.** Galilé Marion-Gauvin et Marcel Jean **INT.** Ramzi Choukair, Fanny Mallette, Julie McClemens **DIST.** FunFilm